

Penser autrement le champ littéraire géorgien dans la seconde moitié du XIX^e siècle : le rôle des transferts européens

Tamara SVANIDZÉ
Inalco/CREE

Enjeux et méthodes

La traduction des littératures européennes bénéficie d'un statut privilégié dans la production littéraire géorgienne dont le rôle est fondamental dans la construction de la nation géorgienne. De fait, il s'agit ici d'un capital culturel majeur dont dispose le peuple géorgien durant la seconde moitié du XIX^e siècle dans la construction de la conscience nationale. Cette période, particulièrement importante non seulement pour l'histoire de la traduction, mais aussi pour la littérature géorgienne, voit en effet l'émergence de la notion de littérature nationale, corollaire de la consécration du nationalisme culturel qui tient lieu d'idéologie politique. Les intellectuels qui s'engagent alors dans ce processus vont connaître par la suite une canonisation par l'histoire littéraire. L'héritage des « classiques », c'est-à-dire des œuvres de ce groupe réformiste, sera activement inclus tout au long du XX^e siècle dans le phénomène général d'appropriation et de légitimation d'un passé culturel à valeur identitaire. Pour cette raison, tout en abordant la question de l'importation de la production littéraire européenne en Géorgie pendant la seconde moitié du XIX^e siècle, nous éclairerons les principales facettes des belles-lettres géorgiennes de l'époque. Les transferts littéraires suivent les mutations du champ littéraire géorgien et en dépendent étroitement, et seule une meilleure connaissance de ce dernier peut nous permettre d'appréhender de manière objective les véritables enjeux de la traduction et de l'adaptation des littératures européennes.

De nombreuses publications ont déjà abordé la question de la traduction en Géorgie, essentiellement sous l'angle des influences et des comparatismes culturels. Pourtant, pour expliciter la signification de la traduction dans le système littéraire géorgien de la seconde moitié du XIX^e siècle, un aspect important demeure imprécis : le lien entre les textes importés et le contexte historique de leur accueil. Cette mise au point, loin d'être anecdotique, est nécessaire car elle met au jour le poids des mouvements de pensée littéraires et idéologiques géorgiens dans les filtres de sélection des œuvres importées, amenées à jouer en retour un rôle dans ces mouvements. Nous nous demanderons alors quels étaient les critères, les motivations esthétiques et idéologiques qui ont guidé la sélection et la diffusion des œuvres européennes en Géorgie ? Quels étaient les auteurs tenus pour légitimes à traduire ? Dans quelle mesure ces importations sont-elles révélatrices des différents modes de pensée et d'expression en vigueur à l'époque, ainsi que des rapports de force qui s'établissent entre eux ?

Le concept de transferts culturels, élaboré par Michel Espagne et Michael Werner, nous a aidée à nous interroger sur les véritables enjeux des traductions. Étayées essentiellement sur l'exemple franco-allemand, les recherches de ces auteurs se fondent sur une réflexion relative au phénomène d'acculturation, en écartant le paradigme de l'« influence » qui néglige le contexte spécifique de la culture réceptrice¹. Cette perspective nous permet d'observer le processus d'accueil d'éléments européens en Géorgie. Elle invite aussi à relativiser le monopole de la conception nationale de la littérature et à avancer l'hypothèse que l'espace intellectuel géorgien s'est construit à partir des emprunts étrangers et que ces emprunts ne signifient pas une imitation passive mais tout un travail de sélection et d'adaptation, la littérature européenne faisant dès lors partie intégrante du champ culturel géorgien.

Le choix des textes et des auteurs européens s'explique par la configuration du milieu intellectuel géorgien, constitué des médiateurs qui opèrent directement cette sélection. Or, ce milieu, lui-même en plein processus de formation, est loin de constituer l'espace monolithique que l'historiographie présente comme classique. En effet, l'histoire littéraire géorgienne a consacré une image uniforme de cette période, en focalisant son attention sur les chefs de file de l'*intelligentsia* réformiste qui auraient régné sans partage et en parfaite harmonie sur le champ littéraire de l'époque, du fait de leur empreinte profonde dans le processus de construction nationale. En dépit de cette influence majeure, la conception de la littérature défendue par ces promoteurs de l'idée de la nation ne parvient pas à expliquer toute

1. ESPAGNE & WERNER, 1987, p. 969-992.

la dynamique du système littéraire de la seconde moitié du XIX^e siècle. Le champ intellectuel géorgien se caractérise au contraire par une multipolarité qu'on peut illustrer en rappelant quelques faits historiques : cette époque voit la construction idéologique de la nation, œuvre de l'*intelligentsia* réformatrice qui fait son apparition sur la scène intellectuelle géorgienne dans les années 1860². Elle présente un double profil, étant à la fois nourrie par les courants russes et européens de pensée progressiste de l'époque et l'héritière des anciens *ethos* nationaux. Cette génération qui désire moderniser la nation historique attribue un rôle social important à la noblesse, perçue comme étant la seule catégorie à même de résister à la domination tsariste et de fournir les références idéologiques nécessaires à l'intégration nationale de l'ensemble de la population géorgienne. Mais, au fil du siècle, le profil initialement homogène de ce groupe d'intellectuels perd de son sens, du fait des divisions et des conflits internes qui surgissent à mesure de l'apparition d'idéologies concurrentes. Certains de ses membres, ainsi qu'une nouvelle génération d'intellectuels formés par le projet éducatif de leurs pères, mais aussi par le populisme diffusé sous l'influence du socialisme russe et par le marxisme formulent des programmes de pensée et d'action différents. Étant donné la palette des systèmes antinomiques importée de Russie et d'Europe et les mutations sociales survenues à cette époque, il apparaît évident que les acteurs de l'espace intellectuel géorgien ne peuvent partager des valeurs esthétiques et idéologiques identiques, ni une même idée des besoins et des attentes du pays ; au contraire, ils s'opposent pour imposer la vision du monde qu'ils considèrent comme légitime.

Pour approfondir l'analyse des positions occupées par les médiateurs culturels à l'intérieur du champ littéraire géorgien et la façon dont elles agissent sur les transferts, la pertinence opérationnelle du concept de champ littéraire élaborée par Pierre Bourdieu nous a été utile. Le champ littéraire, espace social à l'intérieur duquel évoluent les agents qui contribuent à la production des œuvres littéraires, est un champ de forces qui s'opposent pour maintenir ou transformer sa structure. Cette théorie rompt avec une certaine vision idéalisée de la littérature et s'intéresse aux relations qui s'établissent entre le pôle avant-gardiste de l'« art pur », « authentique » et « désintéressé » et le sous-champ de la littérature « mercantile » et « populaire », entre les tenants de la norme littéraire officielle et les nouveaux prétendants. Cette approche globale du champ littéraire permet la reconstitution de la hiérarchie entre les œuvres pour mieux élucider les stratégies de légitimation et de délégitimation auxquelles elles sont soumises, tout en mettant en évidence les enjeux esthétiques et idéologiques de ces mêmes processus.

2. GORDADZÉ, 2006.

Dans cette perspective, nous montrerons dans quelle mesure les textes sont importés et interprétés en fonction de la logique du contexte d'accueil, à savoir l'arrivée de l'*intelligentsia* réformiste dans le champ intellectuel géorgien et l'émergence d'idéologies concurrentes. Il sera intéressant d'observer la façon dont les jeunes intellectuels géorgiens des années 1860 parviennent, grâce en partie à la littérature traduite, à se positionner comme une force symboliquement dominante à l'intérieur du champ intellectuel et à faire triompher leurs conceptions de la littérature et de la nation, reléguant les pratiques traditionnelles à la périphérie du système jusqu'à ce que la nouvelle génération ne vienne les contester. Notre ambition est de montrer le rôle prépondérant joué par les transferts littéraires dans la constitution de la littérature géorgienne et à réexaminer l'image institutionnelle de celle-ci, image souvent présentée, comme nous l'avons déjà suggéré, d'une manière réductrice.

Le corpus de notre étude est essentiellement constitué de critiques littéraires, ainsi que de l'ensemble paratextuel qui accompagne les traductions englobant les domaines de la prose, du théâtre et de la poésie. Ces critiques, préfaces, avant-propos ou avertissements permettent d'éclairer les objectifs stratégiques de leurs auteurs à travers leurs discours d'éloge ou de condamnation.

Les transferts à l'appui de la constitution de la littérature canonique

Avant tout, il convient d'examiner brièvement le statut du traducteur pour notre période d'étude. Les commentateurs de l'époque mettent l'accent sur les conditions difficiles d'exercice de la traduction qui représente plus un acte de devoir social qu'une activité guidée par des intérêts lucratifs. Privés de garantie d'édition, certains se découragent et abandonnent leurs projets de traduction. D'une manière générale et de toute évidence, est pointée la situation précaire du statut de l'homme de lettres en général et du traducteur en particulier :

Pour dire la vérité, chez nous aucun travail littéraire n'est récompensé, surtout pas la traduction. Bien que cela mène à des conséquences déplorables, ce fait a un côté positif dans la mesure où, à l'origine du travail littéraire, se trouvent des motifs relevant du sacré et de l'idéal. Nos hommes de lettres sont loin de ceux des pays étrangers qui parviennent à construire des palais et à accumuler du capital. Nos écrivains sont de véritables saints, des martyrs du point de vue moral et matériel. C'est pour cette raison qu'en Géorgie il est rare, voire inexistant, de trouver des traductions réalisées pour des

raisons d'enrichissement. Ici, chacun traduit en fonction de ses goûts et de ses états d'âme³.

Par ces mots, le critique littéraire K. Abachidze esquisse la figure de l'écrivain fondée sur le principe de la vocation et du désintéressement⁴.

Parmi les traducteurs de cette période se signalent quelques femmes. Bien que leur nombre soit moins important que celui de leurs homologues masculins, elles sont vivement conviées à participer à la régénération intellectuelle et morale de la société géorgienne. Ainsi, l'article d'une figure éminente du champ intellectuel de l'époque, N. Nikoladze, consacré à la parution en 1872 d'un recueil intitulé *თარგმანი საამო საკითხავთა თხზულებათა* [Traductions d'œuvres agréables à lire] et composé de récits traduits et publiés par des femmes, explicite le lien perçu à l'époque entre l'activité de traduction et le statut de la femme. L'auteur anticipe les griefs qu'« un sceptique » malintentionné pourrait adresser à ces traductrices, ne voyant dans leur activité de médiation culturelle qu'un simple palliatif à leur vie oisive. Noble remède contre l'inactivité professionnelle, certes imposée par le milieu, cette activité remplit aussi une « mission d'utilité éminemment sociale, celle d'éclairer les esprits et d'améliorer les conditions de vie⁵ ». En effet, la meilleure façon pour ces femmes de justifier ce qui peut apparaître comme un simple passe-temps agréable est d'utiliser leur plume au service de l'instruction et du progrès de la société et de prendre ainsi en considération les critères de sélection qui définissent le canon littéraire de l'époque dont nous allons étudier l'émergence.

Dans les années 1860, l'espace intellectuel géorgien voit l'apparition d'une nouvelle génération d'intellectuels-réformistes qui lance un vaste projet de nationalisation de la culture. Dans le domaine littéraire, ces réformistes favorisent l'imbrication des idées de nation et de littérature. En effet, selon la nouvelle norme littéraire qu'ils cherchent à promouvoir, la littérature est investie de la mission éducative et éthique de guider le peuple en le formant en matière de langue, d'histoire et de valeurs nationales, sociales et morales. Dans cette perspective, les sujets historiques remplissent une fonction pédagogique majeure : ils inculquent au peuple une véritable passion pour le passé dont l'approche édifiante dynamise

3. ABACHIDZE, 1971, p. 673.

4. La figure prophétique de l'écrivain, résultat du transfert de la fonction sacrée du monde religieux au monde des lettres, dans le contexte de la libéralisation et de la laïcisation de la société décrit par Paul Bénichou, naît en Géorgie au moment du romantisme et s'accroît avec l'arrivée de l'*intelligentsia* réformiste. Voir BÉNICHOU, 1996.

5. NIKOLADZE, 1963, p. 37-38.

la conscience nationale. Leur foi en l'utilité de la saga historique se traduit par la production d'une série de poèmes épiques dans lesquels les écrivains présentent toute une galerie de héros historiques, couronnés d'une aura vertueuse et censés inspirer au peuple géorgien l'estime de soi. En même temps qu'elle recourt au passé et revient aux sources des traditions, la création artistique doit également être profondément ancrée dans la réalité pour permettre au peuple d'accéder à la compréhension de son devenir historique. Les écrivains sont dès lors investis de la mission de se pencher sur l'actualité contemporaine afin d'y puiser la matière de leur création. Figure de proue de ce groupe d'intellectuels, I. Tchavtchavadze considère que « la vie est la racine sur laquelle poussent les branches de l'art et de la science⁶ ». Ainsi, telles sont les conceptions/approches de la littérature, voulue nationale et édifiante, qui se retrouvent au cœur du champ littéraire géorgien de l'époque.

Avant d'observer la façon dont la génération de 1860 a consolidé sa légitimation symbolique dans le champ intellectuel émergent grâce, en partie, aux transferts littéraires, rappelons quelles étaient les activités traductives de ceux qui ont précédé cette génération de réformistes. Au début du XIX^e siècle, quelques traductions sont réalisées par les premiers romantiques (1820-1840). Parmi les préférences de ces traducteurs, les modèles romantiques (Pouchkine) se superposent souvent aux grands noms du classicisme (Corneille) et du siècle des Lumières (Voltaire). Cette situation s'explique par les contextes politiques mouvementés et instables qui ponctuent les siècles précédents et qui, par conséquent, freinent la pénétration des modèles européens en Géorgie. Il en résulte un décalage temporaire avec les nouvelles tendances esthétiques occidentales. Malgré les efforts des romantiques géorgiens pour « rattraper le temps », leurs traductions ne connaissent pas de large diffusion.

Les flux d'importations littéraires s'intensifient à partir de 1852, quand la revue littéraire *გობჯარო* [L'aurore] voit le jour. Elle publie des traductions manuscrites effectuées pendant la période romantique et s'emploie à introduire de manière massive des auteurs russes et européens, sans toutefois se préoccuper de sélection préalable. Certains numéros de *გობჯარო* font ainsi cohabiter des textes de mouvements littéraires hétéroclites (Shakespeare, Corneille, Schiller, Goethe, Nekrassov, Dobrolioubov, Béranger, Krylov, Koltsov, etc.). Cet aspect « chaotique » est révélateur du caractère massif et urgent des importations littéraires, afin de pallier le manque de littérature traduite. Précisons aussi qu'au moment de son apparition, *გობჯარო* se donne pour but de satisfaire et d'entretenir une demande de la part du lectorat. Bien que celui-ci soit encore loin d'être un

6. TCHAVTCHAVADZE, 1863, p. 120.

public que l'on peut qualifier de populaire, il cherche avant tout dans la lecture une source de plaisir et de divertissement. Ainsi, soucieuse de répondre passivement aux attentes du public, *ბოლკანო* évolue dans le sens de la distraction, diffusant des œuvres accessibles à tous les entendements et à tous les goûts.

À partir des années 1860, un mouvement de rupture, entrepris par l'*intelligentsia* réformiste, se dessine vis-à-vis des méthodes de traduction de *ბოლკანო*. L'absence de critères de sélections concernant certaines traductions perçues comme futiles et en décalage complet avec les réalités de leur temps est dénoncée avec virulence par deux réformateurs géorgiens, I. Tchavtchavadze et G. Tsereteli. Ce faisant, ils marquent leur entrée dans le champ intellectuel géorgien par leurs articles programmatiques « Deux mots sur la traduction du *Fou* de Kozlov » (1861) et « Pourquoi *Tsiskari* jacassait-elle ? » (1863).

Les réformistes estiment que, au lieu de solliciter la réflexion et l'entendement, cette littérature traduite marquée du sceau du sentimentalisme nourrit la fantaisie et les rêveries du public, détournant ainsi son attention des affaires publiques. Ils accusent l'effet inutile, paralysant et anachronique du sentimentalisme, incarné notamment par les traductions et les adaptations d'œuvres de Jean-François Marmontel (1857), August Von Kotzebue (1858) ou Ivan Kozlov (1860), toutes parues dans *ბოლკანო*. Celles-ci, truffées de barbarismes, d'archaïsmes, de russismes et de mots dialectaux très prononcés, ne seraient plus en phase avec la modernité littéraire. Rappelons le rôle d'intermédiaire de la traduction russe du XIX^e siècle pour l'accès à la littérature occidentale, qui se manifeste dans la pénétration en Géorgie de la littérature des Lumières, dont une part essentielle est constituée d'œuvres du sentimentalisme⁷. Sous l'effet de l'influence du champ littéraire russe, et non seulement puisqu'il s'agit d'un phénomène généralisé en Europe centrale et orientale, cet intérêt pour le sentimentalisme se fait sentir en Géorgie aussi. Même si les réformistes ne sont pas insensibles à l'évocation de la vertu exacerbée par ces œuvres édifiantes, jugées utiles en matière de mœurs, ils trouvent néanmoins que le style ampoulé, les traits idéalisés et la thématique du sentiment de ces textes ne sont plus en phase avec leur temps. Pour eux, l'accueil réservé par le public à la littérature « larmoyante » traduit une résistance aux innovations qui partout ailleurs, y compris en Russie, se mettent en place. « Le temps de Kozlov est révolu même en Russie, à quoi peut-il nous être utile ? [...] Si une personne souhaite traduire du russe, comment peut-elle oublier Pouchkine, Lermontov, Gogol et se jeter sur le misérable Kozlov ? » s'interroge I. Tchavtchavadze⁸.

7. MAARTEN, 2002, p. 659-668.

8. TCHAVTCHAVADZE, 1861, p. 568.

Ainsi, les problèmes relatifs à la traduction se trouvent au cœur de ces deux textes majeurs de l'histoire intellectuelle géorgienne qui inaugurent l'avènement du mouvement des réformistes. Une nouvelle conception de la littérature traduite apparaît, qui pose la fidélité au réel comme principe créateur de la modernité et qui s'inscrit dans une stratégie de renversement non seulement de la suprématie de la revue *ვობაზრო*, mais aussi des catégories de pensée de l'ancienne génération qui collaborait à cette revue. À l'ancien modèle littéraire importé, adapté au goût sentimental et au style pathétique de l'époque et qui imposait une langue archaïque, se substitue l'idéal de modernité qui correspond à une littérature certes toujours édifiante, mais cette fois réaliste et censément utile, d'inspiration populaire. En ce sens, une étape déterminante est accomplie sous le signe de la rupture.

Cette nouvelle conception de la littérature qui permet la consécration dans le champ intellectuel des réformistes qui ne s'élèvent pas en faux contre la traduction, ils la préconisent en guise d'antidote contre l'insuffisance de la production d'œuvres originales. Leur vision, qui prône une littérature nationaliste, historique et pédagogique, les incite à opérer un choix de textes à traduire. La majorité de leurs traductions concerne des sujets historiques ou célèbre des valeurs patriotiques. Parmi elles, signalons des œuvres de Félix Dahn et Georg Ebers mais également des titres sur la guerre russo-turque des années 1853-1856 ou franco-prussienne (Alphonse Daudet, Eustace Clare, Grenville Murray), le combat des Flamands contre l'envahisseur espagnol (*Egmont* de Goethe), les soulèvements et les luttes d'indépendance des Slaves du Sud (Matija Ban), des Bulgares (Ivan Vazov), des Polonais (Henryk Sienkiewicz) et des Irlandais (May Laffan Hartley). Parallèlement, on trouve dans les traductions pour la jeunesse publiées dans la revue *ჯგოლი* [Les jeunes pousses] des reflets de l'intérêt que les adultes portent à la dimension nationaliste des autres cultures, notamment à travers les versions géorgiennes des textes de Walter Scott, des frères Grimm et d'Andersen.

Adapter au contexte national

Cet intérêt pour l'histoire fait également naître un vaste mouvement de traduction-adaptation des œuvres européennes et leurs prompts mises en scène théâtrales qui caractérisent la seconde moitié du XIX^e siècle. Par adaptation, nous entendons la géorgianisation de ces œuvres, phénomène très courant dans la littérature dramatique géorgienne des années 1850-1880. Ce dernier se manifeste par la modification du contenu, du sujet, de la composition ou des personnages de ces œuvres littéraires étrangères traduites et par leur adaptation à la vie, aux mœurs et au contexte géorgiens. La barrière des repères de la vie quotidienne entre le contexte étranger et la Géorgie conduit le traducteur-adaptateur à se

rabattre sur la culture nationale pour les rendre intelligibles et familiers au public géorgien. Cette adaptation, propre à l'exercice de traduction, devient ici une forme de nationalisation, voire de folklorisation, et permet dès lors des modifications du texte original pour passer d'un contexte à un autre.

La meilleure illustration en est l'adaptation par Davith Eristhavi de la pièce *La Patrie* de Victorien Sardou (1869), auquel le public géorgien réserve un accueil triomphal. Cette pièce peint l'histoire de la révolte des Flandrins contre la tyrannie espagnole, opposant de façon cornélienne le devoir et l'amour. Le personnage principal de l'adaptation théâtrale géorgienne, Simon Leonidze, doit lui aussi sacrifier ses sentiments personnels sur l'autel de la patrie, l'action se déroulant sur le fond de la guerre contre les Perses au XVII^e siècle. La pièce a été présentée pour la première fois en janvier 1882 sous la direction de l'auteur et, bien que sa matrice française n'ait pas remporté de succès retentissant en France, elle a rapidement gagné la faveur des spectateurs géorgiens avant de devenir un énorme succès, sans doute l'un des plus importants que le théâtre géorgien ait connu au XIX^e siècle.

Cette nationalisation de la littérature européenne par le remaniement des textes-sources suivant les intérêts et les besoins du système littéraire d'accueil donne alors naissance à des drames historiques tels *Kvarkvare Athabagi* de G. Eristhavi, d'après *Griseldis* de F. Halm, *Anuka Batonichvili* de Gr. Rcheulichvili d'après *Isabella Orsini* de I. Fiorentino, ou encore *Themur-Lengui* [Tamerlan] de K. Meskhi, pour ne citer que les pièces les plus populaires. En recontextualisant les sujets des textes originaux dans l'histoire géorgienne par différents procédés artistiques, les auteurs géorgiens réalisaient leur intégration complète au discours historique de l'époque. Ainsi, c'est dans l'imitation du modèle étranger que les drames historiques géorgiens du XIX^e siècle ont trouvé l'une des voies principales de la création d'une littérature voulue nationale. Du reste, le succès de ces pièces montre à quel point le théâtre constituait un enjeu national considérable à l'époque. Comme bien des pays sous tutelle impériale et privés de pouvoir politique, la Géorgie tentait de compenser culturellement ce déficit politique et le théâtre a rempli cette fonction de vecteur culturel privilégié. Par ailleurs, il permettait aisément de contourner la censure en utilisant le répertoire étranger avec parfois une multitude d'allusions d'ordre politique.

Ce phénomène n'a toutefois pas été sans susciter quelques interrogations liées aux concepts de fidélité, d'imitation, d'adaptation et de distinction entre la forme et le fond. Pour certains, une réinvention s'imposait pour les œuvres dramatiques jugées proches du caractère et des habitudes du public géorgien, tandis que les sujets universels exigeaient une approche uniquement « littérale » de l'œuvre étrangère. Suivant cette logique, si *Le Revizor* de Gogol pouvait aisément supporter des retouches et des aménagements visant à lui injecter « une couleur géorgienne », les

pièces de Shakespeare ne pouvaient pas être soumises à une telle refonte, sous peine d'être caricaturées parce que « Hamlet et le roi Lear sont des types universels⁹ ».

De la même façon, il était jugé hasardeux de transposer une réalité étrangère qui ne se prêtait pas à une reproduction de façon naturelle en raison de l'absence de son équivalent en Géorgie. Dans sa critique du poème géorgien *Muchis simgera* [La Chanson de l'Ouvrier], inspiré d'un poète anglais, G. Thumanichvili met à mal cette tendance à bâtir une œuvre à l'aide d'éléments en inadéquation avec le contexte géorgien. Partisan de plus de réalisme dans la littérature, il insiste pourtant sur le fait que le désir de reproduire fidèlement la réalité ne peut se réduire à proposer une imitation servile du contexte étranger. Plus précisément, il met en question la crédibilité des violentes paroles d'indignation exprimées par un ouvrier géorgien dans ce poème :

Ces paroles ne sont pas inappropriées dans la bouche d'un ouvrier allemand ou anglais puisqu'ils sont dotés d'une certaine éducation et d'une certaine liberté politique. [...] Notre pauvre ouvrier [géorgien] se console avec la religion qui lui fait oublier son malheur et son désir de vengeance¹⁰.

En somme, outre la traduction, l'adaptation des littératures européennes est une caractéristique de cette période où, conjointement, naissent et se développent une prose, une poésie et une dramaturgie géorgiennes originales.

Le poids de la traduction dans le développement du « sous-champ »

Si l'importation et l'assimilation des modèles étrangers ont joué un rôle non négligeable dans le processus de construction du canon littéraire géorgien, la traduction des « textes secondaires », reflétant les modes du moment, mérite, elle aussi, d'être problématisée.

L'accélération de la circulation de l'imprimé et l'élargissement du cercle des lecteurs contribuent à l'apparition de la littérature populaire. Cette évolution du public et du marché littéraire s'accompagne d'un nombre croissant d'écrivains ou aspirants à l'être, particulièrement dans le milieu urbain, qui publient des plaquettes de vers dont la thématique s'inspire de la poésie populaire urbaine et des récits traditionnels orientaux¹¹. Le poète I. Grichachvili souligne la prédilection

9. *ოჯგონი*, n° 269, 1889, p. 3.

10. THUMANICHVILI, 1878, p. 142-144.

11. GRICHACHVILI, 1928, p. 85.

des lecteurs de la classe populaire pour les péripéties alambiquées porteuses d'une forte charge émotionnelle, et il se souvient à ce propos qu'« une fois le désir éveillé, la population courait après ces livres bon marché qui leur étaient proposés¹² ». On observe un phénomène comparable en milieu rural, ce qui suscite dans le champ littéraire géorgien la volonté de séparer la littérature consacrée, produite par les écrivains qui ont une certaine réputation sociale, de la littérature de masse, dévalorisée puisqu'à la fois « mercantile » et « populaire ». Ainsi, indignés par la réussite financière obtenue par les genres les moins légitimes, les prescripteurs sociaux de *ოჯგონი* [Ibérie], revue des réformistes, veulent se donner pour mission de guider le choix des nouveaux lecteurs, de canaliser leur lecture vers les œuvres « saines », c'est-à-dire en adéquation avec leur propre vision de la littérature :

Tous les jours des voix se font entendre contre les flux de livres indécents et méprisables. Il existe deux causes à leur diffusion : la première est le désir accru de lecture dans la population, deuxièmement, des gens comme Akhpatelov¹³, par souci d'en tirer profit, gribouillent des livres, les publient, puis emploient des jeunes et les leur font porter dans les villages pendant les fêtes religieuses. [...] Actuellement, nous disposons de plusieurs moyens pour encourager les besoins exprimés par la population et barrer la route à la diffusion de ces livres néfastes qui, telle une maladie, infectent la population assoiffée de lecture¹⁴.

Selon l'auteur de l'article, les seuls capables de mettre en œuvre des moyens pour juguler l'accueil de la littérature populaire sont les personnes instruites qui exercent des métiers intellectuels. Ainsi, dans la hiérarchie du champ littéraire, une littérature sans prétentions artistiques se retrouve reléguée à un rang inférieur malgré sa fonction formatrice pour la population.

Un autre genre est soumis à de telles appréciations : le théâtre de boulevard représenté sur la scène géorgienne. Il doit beaucoup aux drames romantiques et aux comédies satiriques rodées en Europe, même si leur succès peut aussi s'expliquer par l'originalité du processus de création d'un univers autonome par rapport aux modèles qui les ont inspirés. La préférence des critiques géorgiens se porte naturellement sur la tragédie et le drame, ces deux catégories de la littérature

12. *Ibid.*, p. 84 ; p. 101.

13. Akhpatelov était un éditeur qui publiait de la littérature populaire. Voir GRICHACHVILI, 1928, p. 85.

14. *ოჯგონი*, n° 136, 1889, p. 1.

réalisant l'idéal éthique dévolu au théâtre¹⁵. Cette idée est justifiée sous la plume d'I. Tchavtchavadze, A. Tsereteli, ou de K. Abachidze. Cependant, la période envisagée connaît aussi une production importante de littérature dramatique légère, calquée sur les modèles français et tournée vers la distraction. Bien que dénigrées et classées dans le sous-champ littéraire par l'histoire de la littérature géorgienne, les pièces adaptées des œuvres de théâtre de Sardou, de Meilhac et Halévy, de Dumas fils, de Girardin et de Vacquerie ont joui sur la scène géorgienne d'une vogue étonnante. Le nombre d'entrées dans le catalogue correspondant à certaines pièces de théâtre permet de mesurer leur fortune retentissante. Si la valeur littéraire ne compte que peu dans le succès remporté par bon nombre de ces pièces, ces dernières ont néanmoins contribué à la diffusion de la peinture des mœurs bourgeoises et de la modernité contemporaine d'une société différente de celle de la Géorgie, elles ont aussi suscité des passions, l'un de leurs objectifs majeurs étant de plaire et de distraire. Citons par exemple le drame *Le supplice d'une femme* de Girardin, représenté trente-trois fois entre 1881 et 1883, tandis que *Le mariage de Figaro* de Beaumarchais, qui a été joué pour la première fois sur la scène de Koutaïssi en 1875 et repris en 1896, n'a comptabilisé que vingt-et-une représentations. Dans ce cas il est aisé de comprendre que les attentes du public privilégiaient un répertoire plus moderne et plus proche des intérêts de la société contemporaine par rapport aux problématiques politiques et sociales de temps plus reculés¹⁶.

I. Tchavtchavadze exprime son étonnement face à cet engouement pour ces petits tableaux de mœurs certes comiques mais dépourvus de message édifiant :

Ils affirment pertinemment qu'ils les ont traduites parce que les pièces leur semblaient amusantes. L'unique but d'une œuvre théâtrale consiste-il à faire rire ? Je ne sais pas comment ils pourraient le prouver, pourtant ils soutiennent que notre société est davantage attirée par des représentations comiques que par les spectacles tristes et aptes à faire réfléchir. Je ne comprends pas ce propos¹⁷.

Ces mots traduisent un décalage entre une certaine critique venue des rangs des promoteurs de l'idéologie nationale, rétive aux importations de nouveautés susceptibles de mettre en cause leurs valeurs spirituelles et esthétiques, et le public spectateur avide et curieux de découvrir les joyeuses scènes de mœurs reflétant

15. *ოჯივოს*, n° 138, 1899, p. 2.

16. *A contrario*, Molière se maintient longtemps au répertoire et son succès ne semble pas amoindri par un écart d'époque entre création et représentation.

17. TCHAVTCHAVADZE, 1952, p. 117.

une certaine société européenne. Le critique de *ოვერნი* affirme déjà, en 1886, que le public géorgien est lassé des vaudevilles et qu'il souhaiterait d'autres genres de pièces, que sa sphère de réceptivité artistique est assez vaste pour apprécier les œuvres les plus variées¹⁸. Cette assertion ne doit pas être prise au pied de la lettre : elle exprime le vœu de ce critique de l'élite intellectuelle, mais le goût du spectateur est en désaccord avec ces jugements. De toute évidence, le public géorgien continue à se délecter des méprises et des quiproquos des vaudevilles. Les faits sont là pour l'attester.

Dans le contexte d'un niveau d'instruction assez bas et du « retard culturel » de ses compatriotes, G. Tsereteli trouve que la diffusion des pièces de théâtre françaises contemporaines « pleines d'effets et de vie » peut se révéler utile dans la mesure où elles peuvent éveiller la curiosité du public pour le théâtre. Et ce, particulièrement dans la région d'Imeretie où elles trouveront certainement une résonance répondant aux « caractères truculents et exubérants » de ses habitants. Dans le même temps, il n'hésite pas à exprimer sa réserve quant à leur rôle dans la formation intellectuelle et esthétique du public : « D'un autre côté, ces pièces à "effets" peuvent escamoter les vrais aspects de la vie et habituer la société imeretienne, encore peu dotée de goût artistique, aux amusements futiles¹⁹. »

Ce doute reflète le tiraillement qui traverse toute l'activité traductive de l'époque, entre le désir de revitaliser le pays par des importations artistiques et intellectuelles et la crainte qu'elles n'agissent comme des forces génératrices de normes esthétiques et idéologiques en désaccord avec celles promues par les cercles intellectuels. L'ouverture à l'étranger est ainsi loin de signifier que les transferts des modèles européens se déroulent sur le mode d'une intégration harmonieuse à la culture locale, au contraire, ils sont parfois perçus comme une menace susceptible de dénaturer la littérature nationale.

Tentatives de contester le monopole des réformistes

En utilisant la traduction pour réaffirmer leur conception de la littérature comme expression de l'esprit national, les réformistes géorgiens en font un instrument supplémentaire de renforcement de leurs positions dans le champ littéraire national. Toutefois, près de deux décennies après la consécration des réformistes dans le champ intellectuel géorgien, une nouvelle génération apparaît qui manifeste un élan de distanciation par rapport à leurs pères en réitérant toutefois

18. *ოვერნი*, n° 239, 1886, p. 2.

19. *ოვერნი*, n° 22, 1889, p. 2.

le discours sur le bienfait du recours aux éditions étrangères. Les chefs de file de cette nouvelle génération déplorent le fait de rester prisonnier de l'héritage littéraire de l'*intelligentsia* réformiste. Selon Bourdieu, « la divulgation des normes de perception et d'appréciation » que les œuvres les plus novatrices tendaient à imposer « s'accompagne d'une *banalisation* de ces œuvres, ou, plus précisément, d'une banalisation de l'effet de débanalisation qu'elles avaient pu exercer²⁰ ». En effet, en 1878, le critique G. Thumanichvili (1854-1920) regrette que les lecteurs géorgiens se nourrissent d'une production littéraire nationale non renouvelée depuis la parution des œuvres phares d'I. Tchavtchavadze et d'A. Tseretheli. Il exhorte ses compatriotes, qui ne parviennent plus à s'illustrer sur « l'arène littéraire » par des créations « authentiques », à s'inspirer de la littérature réaliste étrangère afin de suppléer les lacunes en matière de traduction, et conseille aux jeunes traducteurs de commencer par les romans de Zola, « un écrivain doué et honnête » dont l'utilité passe, selon lui, par l'enseignement humaniste qu'il véhicule²¹.

Dès lors, la légitimité de la position dominante de l'*intelligentsia* réformiste n'est pas sans susciter des contestations dans le champ intellectuel qui évolue avec l'émergence des nouveaux groupements idéologiques. Ceux-ci collaborent avec les périodiques *მნათობი* [Astre] (1869-1872), *ალმანახი* [Almanach] (1872-1874) ou *იშვანთი* [Espoir] (1881-1883) et s'emparent de la polémique autour des traductions d'*ივერი* pour ouvrir la porte aux nouvelles conceptions de la littérature, en accord avec leurs propres sensibilités idéologiques. En effet, *მნათობი* et *იშვანთი*, qui véhiculent des idées populistes inspirées par le mouvement socialiste agrarien russe et par le socialisme utopique, souhaitent rompre avec une certaine représentation idéaliste de la littérature dont les réformistes seraient toujours imprégnés. S'ils préconisent une attitude de révérence à l'égard de la thématique patriotique, ils s'ouvrent au renouvellement en se penchant sur les problèmes sociaux et se font ainsi les partisans d'une créativité fondée davantage sur l'observation réaliste. L'esprit de sérieux des populistes de *იშვანთი* les conduit jusqu'à mésestimer l'importance du roman, de la fiction, de l'aventure suspectés de détourner la population de leurs véritables intérêts. Une lettre anonyme parue dans *იშვანთი* en 1883 dénote ce souci de valoriser les traductions et de les rattacher aux genres « utiles » en proposant une nette délimitation des sciences et des lettres, du fictif et du réel²². Ainsi, le principal

20. BOURDIEU, 1998, p. 417.

21. THUMANICHVILI, 1878b, p. 139-140.

22. Le publiciste anonyme de *იშვანთი* exhorte ses collègues à prendre leurs distances par rapport à la littérature fictionnelle devenue incapable de proposer une analyse de la société et des valeurs, de briser les tabous de la société géorgienne. Il les incite à investir par leur écriture

critère de sélection de la littérature narrative pour ceux qui s'écartent du groupe des réformistes se fonde sur la proximité thématique et l'accessibilité du point de vue de la langue utilisée dans les œuvres étrangères pour la population laborieuse géorgienne. Cette dimension sociale explique l'apparition de la version géorgienne de *Claude Gueux* de Victor Hugo, que le traducteur, G. Tchitadze²³, prend comme étendard d'une traduction utile :

Puisque le sujet de ce récit semble être accessible à notre population pauvre et abandonnée, j'ai profité de l'occasion pour le traduire dans une langue simple au possible. J'espère que notre société consciente de ses enjeux y portera attention et se mettra à son tour à traduire des livres utiles²⁴.

Ainsi, les choix d'importations littéraires opérés par les réformistes n'échappent pas au discrédit que leur réservent les « nouveaux arrivants » dans l'espace intellectuel, qui contestent leurs conceptions esthétiques et idéologiques. Le jugement négatif qu'un publiciste de la revue *ობიგო* porte sur la traduction de la *Grande Isa* d'Alexis Bouvier réalisée par I. Tchavtchavadze en est une autre illustration. Il estime que ce roman français est un produit de la pensée conservatrice : « *Ibérie* traduit un roman méprisable que personne en France n'aurait touché sauf les partisans de Bonaparte et certains cléricaux²⁵. »

les problèmes pratiques de la vie courante et à ne pas perdre le contact avec les divers terrains d'origine de ces problèmes : « Par exemple, en Europe, chaque année on publie par milliers des ouvrages traitant les questions de la dissolution de la famille et de la prostitution. La pathologie (une branche des études sociales) de la société a été étudiée sous tous les aspects, tandis que chez nous on considère honteux d'en parler jusqu'à aujourd'hui. En abordant ce sujet on encourt le risque d'être expédié au monastère pour expier ses péchés. Tout cela au moment même où la prostitution se répand, où les archives de police regorgent de ce genre d'affaires, tandis que nous ne possédons même pas de simples statistiques. Dans cette situation, par quel moyen et par quelle force la littérature pourra-t-elle guérir la société ? » La réaction ne tarde pas et sont exposées des « thérapies » dans le but de traiter ces pathologies sociales sous forme de résumés ou de traduction d'extraits d'ouvrages d'auteurs européens, positivistes ou évolutionnistes.

23. Gola Tchitadze est considéré dans l'historiographie soviétique comme le premier diffuseur du marxisme en Géorgie.

24. TCHITADZE, 1885, p. 4.

25. ABDUCHELICHVILI, 1881, p. 110.

Diffuser la littérature populaire française

Nous avons vu que pour l'*intelligentsia* réformiste, l'écriture est un acte patriotique à travers laquelle elle s'attache à défendre l'idée de nation. Si la vision de la littérature en tant qu'expression de l'« esprit national » perd progressivement de sa vigueur parmi les groupements idéologiques concurrents, tous sont toutefois d'accord pour soutenir qu'un écrivain ou un médiateur culturel doit éduquer le peuple par le biais de la littérature didactique qui véhicule une certaine morale.

L'analyse du répertoire des importations littéraires fait aisément ressortir l'importance des traductions des feuilletons des romanciers européens. Motivés par l'intérêt d'entretenir la curiosité des nouveaux lecteurs, les traducteurs multiplient les traductions des succès de librairie français. L'intérêt pour cette littérature est certainement dû à l'enseignement moral qu'elle véhicule. N. Nikoladze se montre confiant quant aux effets bénéfiques de la diffusion de cette « littérature facile ». Dans le contexte d'un niveau d'instruction faible et de « retard culturel » où le lecteur géorgien n'est pas encore enclin aux analyses rigoureuses, l'auteur considère que cette littérature peut éveiller son esprit et aiguïser son goût pour la lecture :

On a beau prodiguer des prêches à notre société d'une manière appliquée et insistante, lui écrire des livres et des traités, ces derniers ne toucheront pas son cœur et son esprit. [...] Son esprit ne pourra pas digérer une nourriture aussi grasse, il lui en faut une légère qui le distraira, réveillera son appétit et laissera des traces dans son cerveau²⁶.

Parmi les écrivains français à succès que l'on retrouve traduits en géorgien, citons Eugène Sue (*Le Juif errant*, 1872), Octave Feuillet (*Le roman d'un jeune homme pauvre*, 1860 ; *Le journal d'une femme*, 1896), Émile de Girardin (*Les supplices d'une femme*, 1881, *La joie fait peur*, 1898), Henri Meilhac et Ludovic Halévy (*La Belle Hélène*, 1879), Auguste Vacquerie (*Jean Baudry*, 1886). La Géorgie suit presque simultanément les modes littéraires dictées par la Russie. En témoignent les poèmes de Béranger qui, après avoir connu un succès éclatant en Russie, sont diligemment traduits en Géorgie (soixante-dix-sept entrées dans le catalogue).

D'après certains, l'argument du succès éditorial européen de ces œuvres n'est pas toujours immédiatement intéressant pour la Géorgie : importer une œuvre sur ce prétexte peut porter préjudice à leur transposition en géorgien, car ces succès immédiats, liés au contexte historique et artistique d'une période particulière,

26. *Ibid.*, p. 40-41.

peuvent parfois ne pas s'ajuster aux attentes et aux besoins du lecteur géorgien de la seconde moitié du XIX^e siècle. Ainsi A. Phurtseladze s'indigne de l'annonce de la traduction du *Juif errant* en 1862 qu'il blâme avec acrimonie. Selon ce critique, le roman a perdu de son actualité en France, relégué au rang de chronique historique, après avoir été déterminant dans la popularisation de la campagne anti-jésuite sous la Monarchie de Juillet : « Même les Français n'ont plus besoin de lire le *Juif errant* qu'ils réduisent à un témoignage historique, à une dénonciation de l'animosité des Jésuites d'antan²⁷. » En outre, A. Phurtseladze s'interroge sur l'utilité de la lecture de « ce célèbre roman » sans explications préalables sur les préoccupations tournant autour de la question des jésuites en France dans les années 1840, alors même qu'« un Géorgien n'a jamais entendu parler d'un jésuite et ne sait pas si c'est à boire ou à manger ».

Conclusion

Partant de l'étude des traductions des littératures européennes en Géorgie, cette analyse entend contribuer à une relecture de l'histoire de la littérature géorgienne de la seconde moitié du XIX^e siècle grâce aux outils que nous offrent les sciences humaines, en particulier les notions de transfert culturel et de champ intellectuel. Ce réexamen nous a permis de problématiser l'image institutionnelle de cette période et d'affirmer que la littérature traduite participe activement à la constitution du champ littéraire géorgien. Non seulement elle permet de compenser le déficit de production originale, mais elle contribue également à remédier à la « désynchronisation » de la littérature géorgienne à l'égard des mouvements littéraires modernes, ce qui favorise le développement aussi bien de la création originale que des domaines de la littérature canonique et du « sous-champ ». Ainsi, il est manifeste que la production littéraire nationale ne prend vraiment tout son sens que lorsqu'elle est confrontée aux « modèles » étrangers. Par ailleurs, nous avons mesuré combien une polémique littéraire autour d'une traduction est l'occasion pour les médiateurs culturels d'engager des idées, des goûts et des représentations, de même que leur positionnement dans des interactions sociales, dont le fonctionnement et les logiques ont été synthétisés par la notion du champ. La légitimité d'un texte étranger ne se résume en effet pas seulement à son contenu informatif ou théorique, mais aussi au travail de naturalisation de son traducteur et diffuseur, aux valeurs esthétiques et idéologiques qu'il souhaite véhiculer à travers ce texte. Ainsi, la traduction littéraire a aussi des impacts sur les rapports de forces qui existent à l'intérieur du champ littéraire national.

27. *Ibid.*, p. 26.

Ce dynamisme culturel, cette ouverture sur le monde portent l'idée moderne de la nation, qui sera bientôt concurrencée par de nouvelles formes de conscience sociale et politique, venues d'ailleurs, qui perçoivent le projet national via des catégories de pensée alternative. Autant d'éléments qui permettent de mieux cerner les transferts européens en Géorgie et de conclure que l'espace littéraire et intellectuel géorgien de la seconde moitié du XIX^e siècle représente le résultat d'appropriation des valeurs esthétiques et idéologiques internationales en circulation.

Bibliographie

ABACHIDZE Kita კიტა აბაშიძე, 1971, *ცხოვრება და ხელოვნება* [La vie et l'art], TSU, Tbilissi, 673 p.

ABDUCHELICHVILI, 1881, « ივერიის მარშანდლი და ამ წლის წიგნები » [Les livres d'*Iveria*], *იბედი* [Espoir], n°1, p. 110.

BÉNICHOU Paul, 1996, *Le Sacre de l'écrivain : 1750-1830 : essai sur l'avènement d'un pouvoir spirituel laïque dans la France moderne*, Gallimard (coll. Bibliothèque des idées), Paris, 492 p.

BOURDIEU Pierre, 1998, *Les Règles de l'art : genèse et structure du champ littéraire*, Éditions du Seuil, Paris, 567 p.

ESPAGNE Michel & WERNER Michel, 1987, « La construction d'une référence culturelle allemande en France : genèse et histoire (1750-1914) » in *Annales*, vol. 42-4, p. 969-992, DOI : 10.3406/ahess.1987.283428.

FRAANJE Maarten, 2002, « La sensibilité au pays du froid : les Lumières et le sentimentalisme russe » in *Revue des Études Slaves*, vol. 74-4, p. 659-668, DOI : 10.3406/slave.2002.6837.

GORDADZÉ Thorniké, 2006, *Formation socio-historique de la nation géorgienne : le legs des identités pré-modernes, les idéologies et acteurs nationalistes*, Thèse de doctorat, Institut d'études politiques, Paris, 655 p.

GRICHACHVILI Ioseb გრიშაშვილი იოსებ, 1928, *გრიშაშვილი იოსებ, ძველი თბილისის ლიტერატურული ბოჰემა* [La bohème littéraire de l'ancienne Tbilissi], Sakhelgami, Tbilissi, 281 p.

NIKOLADZE Niko ნიკოლაძე ნიკო, 1963, *თხზილებანი* [Œuvres], vol. III [1872-1873], Tbilisis universitetis gamomtsemloba, Tbilissi.

TCHAVTCHAVADZE Iliა ჭავჭავაძე ილია, 1952, *თხზულებანი* [Œuvres], vol. III, Sakhelgami, Tbilissi.

TCHAVTCHAVADZE, 1861, « ორიოდ სიტყვა თავად რევაზ შალვას ძე ერისთავის კაზლოვისგან შეშლილის თარგმანზედა » [Deux mots sur la traduction de Kazlov par Eristhavi], *ცისკარი* [L'aurore], n° 1, p. 568.

TCHAVTCHAVADZE, 1863, « საქართველოს მოამბეზე » [À propos de *Sakarthvelos moambe*], *საქართველოს მოამბე* [Messager de Géorgie], n° 1, p. 120.

TCHITADZE, 1885, [préface à] *ვიქტორ ჰიუგო, კლოდ ბე* [Victor Hugo, *Claude Gueux*], Tbilissi, Tcharkvianis stamba.

THUMANICHVILI, 1878a, « მარმანდელი მწერლობის გადათვლიერება » [Revue de la littérature de l'année dernière], *ალმანახი* [Almanach], n° 1, p. 142-144.

THUMANICHVILI, 1878b, « ქართული მწერლობის გადათვლიერება » [Revue de littérature géorgienne], *ალმანახი* [Almanach], n° 1, 1878, p. 139-140.

ივერია [Ibérie], 1889, « ვის უნდა ითავოს წიგნების გაყიდვა ხატობა-ბაზრობაში » [Qui doit prendre en charge la vente des livres aux marchés et aux fêtes religieuses], n° 136, p. 1.

Résumé : Le présent travail contribue à la relecture de l'histoire de la littérature géorgienne en interrogeant le fonctionnement et les logiques des flux d'importation dans le domaine de la littérature en Géorgie dans la seconde moitié du XIX^e siècle à l'aide du concept des transferts culturels élaboré par Michel Espagne et Michel Werner et de la notion du champ littéraire développé par Pierre Bourdieu. Ces perspectives méthodologiques permettent de relativiser la vision canonique de la littérature géorgienne et d'éclairer le rôle joué par l'importation des œuvres européennes dans l'organisation et l'évolution du champ littéraire interne. En effet, l'analyse des discours critiques et des paratextes révèle combien les transferts littéraires ont permis à la littérature géorgienne de se renouveler et ont participé activement à la configuration du système d'accueil, en contribuant au renforcement des positions qui structuraient le champ intellectuel géorgien de l'époque. Celui-ci

connaît l'avènement d'une nouvelle conception de la littérature véhiculée par l'*intelligentsia* réformiste qui relègue les pratiques traditionnelles à la périphérie du système, et se voit partagé entre la littérature en accord avec les normes esthétiques et idéologiques en vigueur et le « sous-champ ». Ainsi, élucider les motivations qui ont conduit à la sélection et aux interprétations des textes et des auteurs européens offre une meilleure image globale des différentes facettes de ce champ et des rapports de force qui le constituent.

Mots-clés : Géorgie, influences européennes, XIX^e siècle, intellectuels, traductions géorgiennes, Histoire et critique, histoire des mentalités.

Rethinking the Georgian Literary Field in the Second Half of the 19th Century: The Role of European Cultural Transfers

Abstract: The present work questions the logic and the functioning of the flows of importation in the field of literature in the second half of the 19th century, using the concept of cultural transfers, as developed by Michel Espagne and Michael Werner, along with Pierre Bourdieu's concept of the literary field. These methodological perspectives allow us to relativize the canonical vision of Georgian literature and to illuminate the role played by the importation of European works in the organization and evolution of the internal literary field. My analysis of critical discourse and of paratexts reveals how much literary transfers enabled Georgian literature to renew itself and actively participated in the configuration of the host system, while at the same time contributing to the reinforcement of the positions that structure the Georgian intellectual field of the time. This field has witnessed the arrival of a new conception of literature conveyed by the reformist intelligentsia that relegates traditional practices to the periphery of the system, and has become divided between literature in conformity with aesthetic norms and current ideologies and the "sub-field." By clarifying the motivations that have led to the selection and interpretation of European texts and authors, I hope to offer a better comprehensive perspective on the different facets of this field and on the power relations that constitute it.

Keywords: Georgia, civilization, european influences, intellectual life, Georgian translations.

XIX საუკუნის მეორე ნახევრის ქართული ლიტერატურული ველის ახლებური ხედვა : ევროპული ტრანსფერების როლი

სტატიის მიზანია თარგმანების როლის განსაზღვრა XIX საუკუნის ქართული ლიტერატურული სივრცის ფორმირებაში. კვლევის მეთოდოლოგიურ საფუძვლად გამოყენებულია ბურდიუს (Pierre Bourdieu) ლიტერატურული ველის კონცეფტი და ესპანისა (Michel Espagne) და ვერნერის (Michael Werner) მიერ შემუშავებულ კულტურული ტრანსფერის თეორია, რომლის მიხედვითაც, კულტურული ტრანსფერები უნდა განიხილებოდეს აკულტურაციის ფენომენზე დაყრდნობით და კულტურული გავლენის პარადიგმის გვერდის ავლით, ანუ მიმღები კულტურის სპეციფიკაზე ყურადღების გამახვილებით. მათი საშუალებით განვავითარეთ ჰიპოთეზა, რომ ქართული ინტელექტუალური ველი ჩამოყალიბდა უცხოური ელემენტების სესხებით და ეს სესხება არ ნიშნავს მარტივ იმიტაციას არამედ სელექციის, ადაფტაციისა და ტრანსფორმაციის მთელ პროცესებს. გარდა ამისა, განვიხილეთ ქართული ლიტერატურული ველის შიდა დინამიკა, კერძოდ, როგორ ახდენდნენ საზოგადოებრივ-პოლიტიკური ჯგუფები ევროპული ავტორების მოხმობით სიმბოლურად დომინანტური პოზიციის დაკავებასა და გამყარებას.

საკვანძო სიტყვები: ქართული, მხატვრული, თარგმანის, ისტორია, საქართველო-ევროპის, ურთიერთობები, ქართული, ლიტერატურის, ისტორია, დაკრიტიკა, საზოგადოებრივი, აზრის ისტორია, საქართველოში.